

Le chasseur abstrait éditeur

sarl unipersonnelle au capital de 2000€ - 494926371 RCS FOIX

12, rue du docteur Jean Sérié

09270 Mazères

Tel: 05 61 60 28 50 / 06 74 29 85 79

www.lechasseurabstrait.com

patrickcintas@lechasseurabstrait.com

ISBN: 978-2-35554-027-1

EAN: 9782355540271

Dépôt Légal: octobre 2007

10 €

Copyrights:

© 2007 Patrick Cintas

Patrick CINTAS
ODE À CÉZANNE

Patrick CINTAS

ODE À CÉZANNE

L'AUTEUR

Cézanne, la question est de savoir
Comment tu as voulu qu'on se souvienne
De toi — ces chemins aujourd'hui
Disparus n'ont pas perpétué la trace
De tes pas à l'aventure du paysage.
Des touristes à la peau fragile
Ont investi les lieux et l'État
A installé ses terminaux dans une autre
Perspective — la disparition des traces
De pas affecte les photographies

Comme l'absence de voix nous habitue
À une lecture passive des vieux testaments.
Cézanne c'est à Paris, au Café Guerbois,
Que tu croisais tes contemporains mineurs,
Le promeneur infatigable Paul Guigou
Et l'inventeur de la brosse à peindre
Ce que le soleil de Provence recrée
À la surface du sol, Adolphe Monticelli.
Peu de promeneurs ont accompagné
Ton déplacement commencé chez Pissarro.

Se souvenir de toi c'est apprécier
 La documentation photographique
 Et les témoignages retardataires.
 On voudrait savoir comment Manet
 Et Courbet ont été touchés par
 Tes premières toiles, l'Assassinat
 Par exemple, sans doute le meilleur
 Et le plus beau à la fois, cette maîtrise
 Qui n'inspira pas le besogneux Zola
 Mais qui te classa parmi les peintres

Par la seule force de la toile peinte.
 Il n'aura pas suffi d'un roman
 Peut-être triste pour te réduire
 Au personnage et à l'intrigue.
 Nul texte n'approchera d'assez près
 Le cercle infini de tes rectangles.
 Peintre de la leçon donnée à la peinture
 Plus qu'à des peintres qui n'ont pas
 Ta photogénie, tu ne dispensas pas
 L'enseignement ni la critique, seuls

Les nez en barreaux de chaise illustraient
 Ta patience de bachelier. Comment un ami
 Aussi proche que Zola n'a-t-il pas
 Saisi au vol l'exigence de ta langue ?
 Que se passe-t-il chaque fois qu'un enfant

Se livre à des démonstrations de différence ?
 Pourquoi n'y a-t-il pas toujours un ami,
 À défaut de père, pour faciliter les introductions
 Dans ce monde si peu fait pour l'enfance
 Et ce qu'elle invente au seuil de l'âge ?

Se souvenir de toi est un effort surnaturel.
 Ton dos chargé du maigre fardeau, ton chevalet
 De bambou (j'imagine), tes godasses qui sentent
 Et ta chemise doublée d'aiguilles de pins,
 L'arsenal complet du Provençal qui a vu
 Paris et les environs de Paris, les villages
 Porteurs de la lumière et les toits qui témoignent
 De la vie, gris ou rouges, bleus quelquefois
 Comme un étang, pans plans de l'oblique
 Nécessaires à tout regard porté comme l'ombre

Sur le principe de l'intersection géométrique.
 Toute la peinture occidentale gisait à tes pieds
 D'enfant. Beau musée des gravures qu'on tourne
 Comme des pages. Il t'arrivait peut-être
 De les comparer avec ce que tout le monde
 Pouvait voir en même temps que toi, depuis
 Le même degré, les mollets glissant
 Sur la contremarche servant d'appui
 À ton équilibre précaire, et des oiseaux
 Que tu ne peignis jamais malgré une existence

De peuplement têtue, gravissaient la pente
 En même temps. Concordance des temps vécus
 À proximité du génie, pourquoi ne savent-ils
 Pas reconnaître ? Pourquoi leurs reconnaissances
 Se limitent-elles à l'acquisition des valeurs
 Sûres ? Mais que savais-tu toi-même
 De ce qui restait à franchir pour devenir
 Ce que tu étais en puissance ? Cette enfance
 Confiée aux édiles, point commun des Français,
 Est l'enfer dont il faut tirer le bonheur

Ou à défaut de bonheur la joie de l'instant
 Et ta future peinture n'était que du temps
 Mais pas celui qu'on passe ou qu'on retrouve
 Après l'avoir cherché, — ce temps arrivait
 Comme une bourrasque de juillet dans les pins,
 Porteuse des agglomérats formés au sol
 Par d'autres tournoiements dont il est
 Raisonnable de penser que tu étais
 L'origine et la conséquence. Se souvenir
 De toi tel que tu aurais voulu te voir

Dans nos yeux éternels, c'est reconnaître
 Le fil de ce temps qui ressemble de si près
 Au paysage, à la nature morte et aux nus
 Qui reconstruisent ta pensée à ta place
 Maintenant que tu jouis d'une existence
 De musées et de collections privées.
 Au Grand Palais en 1978 j'ai pu comparer

Les versions de tes baigneuses et j'ai appris
Ce que c'était une version, promesse
De n'en plus confondre les enseignements

Avec ce que les variations camouflent
De prétentions à l'exactitude. Caressant
Tes rêves, nous étions libres de nous arrêter
Malgré l'affluence et des gens couraient
Entre les statues de Maillol pour venir
Te regarder tel que tu avais existé
Pour tes proches qui ne surent pas à temps
Devenir tes contemporains. Proximité
Des familles à l'heure de retourner
Aux travaux exemplaires qui consolident

Les liens. Mon père évoquait Xavier de Langlais
En effleurant tes toiles d'un regard
De connivence ou de circonstance, comment
Savoir ce qui se passe dans la tête
De ces admirateurs venus de loin
Pour se frotter à tes surfaces fatiguées ?
Pourtant ta pendule a conservé sa fraîcheur
Hollandaise et ton assassin est exemplaire,
De même que ta neige fondant à l'Estaque
Et tes personnages sans regard, tout en mains.

Nous nous fréquentions sans doute
Pour la première fois, empruntant les mêmes

Allées peuplées ou bornées par tes existences,
 Forts de notre mémoire et capables
 De reconnaître les détails révélés
 Dans les musées de nos bibliothèques.
 Ici un rehaut que la photocomposition
 Signalait par un excès de clarté, là
 L'existence d'ombres travaillées au coeur
 De l'ombre elle-même. Quel savoir-faire !

Les thermomètres et les capteurs gracieux
 De l'humidité ambiante composaient dans
 La discrétion des objets rapportés
 Pour la circonstance. Des regards
 Nous suivaient avec cette autre discrétion
 De rajout. La soif me torturait et le poids
 Du catalogue cher payé m'imposait des haltes
 Sommaires qui m'interdisaient de pénétrer
 Au-delà de tes accidents polymères.
 Tu ne ressemblais pas à tes musées

Mais personne ne songea à te le reprocher.
 Ici, la déification est un principe
 Physique d'importance. Mais tu appartenais
 Aux Russes et aux Américains plus
 Qu'à ta Provence conquise par la langue
 Nationale. Aucune révolte sur ces visages.
 Simplement le bonheur, la conscience claire
 Du tourisme parisien. L'air entraînait en nous
 Comme dans les moulins de tes promenades.

Nous n'avions rien à dire et tout à donner

Maintenant que nous avions vu ce que personne
Ne pourrait jamais nous arracher. Je doute
Que Picasso ou Matisse n'atteignent jamais
Nos centres épileptiques avec cette précision
D'anode. Nous savons qui est qui. Dehors,
On revenait de l'expo avec des commentaires
D'enfant séduit par le sommeil réparateur
Des circonstances, à fleur des travaux
Des champs, exhibant des mains savantes
De voyeurs et des lèvres passées au fil

D'une histoire qui ne s'achève pas comme
Les régimes politiques ou les gloires
Cinématographiques. Des quais plantés
De réverbères s'allumèrent. Les péniches
De la Seine transportaient de l'uranium
Et au partage des eaux on finissait
De raconter ton histoire de dessin
Et de couleur appliquées à la surface
Dans la nette intention de changer
Le regard et les conditions de l'oeil.

Je pouvais voir l'énergie nucléaire
De la lumière tournoyante des quais
Traversés de phares. Paris bourdonnait
Comme une ruche dont on cherche la Reine.

Les gens s'attardaient sur les ponts
 Pour respirer encore l'air d'une autre
 Époque. J'imaginai les contrôles précis
 De l'humidité et de la température
 Que nous venions de changer. Le temps
 Du pont Mirabeau n'était déjà plus

Le tien quand Apollinaire y pensa
 En passant. L'Algérie du pétrole
 N'avait pas tenu ses promesses. Fos
 Non plus. Par contre les touristes
 Creusaient des fosses pour leurs caravanes.
 Ils pratiquaient des terrasses et plantaient
 La végétation espagnole de leurs rêves.
 Ils buvaient l'eau rare de nos bêtes.
 Les mondes ne se mélangent pas aussi
 Facilement que les teintés démontrant

L'infini de tes possibilités artistiques.
 Mais ce n'est pas la nostalgie qui t'emporta.
 Le vent contient les germes de notre mort.
 Il érode le minéral, couche les plantes,
 Change l'eau en vagues et nous emporte
 D'un lieu à l'autre comme s'il s'agissait
 De temps. Nos regards ne changeront pas
 Les familles impériales qui t'exhibent
 Comme une relique de leur propre histoire.
 Nos yeux ne trouvent que le temps de les fermer.

Des hirondelles prenaient ce vent de face
Pour recommencer avec lui les tourmentes
Annoncées par la fraîcheur. Je remontais
Les chemins jaunes d'une contrée aux roches
Cassées verticalement. La maison d'Ochoa
Donne dans le canyon, vertige d'une fenêtre
Où je couche quelquefois quand la nuit
Nous surprend au bord d'un verre de trop.
Nos liquides se confondent dans les récits
Que le personnage recrée au fil du temps.

OMERO

Nous voici à Polopos, sous une façade de marbre
Blanc qu'on n'exploite plus depuis longtemps.
Une coulée menace les toits adjacents,
Griffure d'un instant, goutte de sang.
J'ai pensé à toi, Cézanne, en observant
Les blancs scorpions des oliviers.
Le miroitement est obsédant, l'ombre peuplée
D'attente, de puits, de lenteurs assouviées.
Un fruit rend une saveur chaude et l'oeil
Croise une infinité de possibilités graphiques.

Nous n'errons pas sur cette surface tangible
Comme un regard porté sur un bouquet de fleurs.
Nous avançons avec des précisions de langage
Que tu n'as pas connues. Le corps impose
D'autres contraintes. Sa beauté est en jeu.
Imagine notre existence depuis un siècle
Que tu n'es plus ce que tu deviendras.
Ces oliviers qui fréquentent des pins
Et des eucalyptus bornent encore nos rêves
D'hommes vécus avant de devenir les personnages

De nos romans de gare. Ce n'est plus
 Une promenade d'un point à l'autre
 De la connaissance des lieux. C'est
 L'arrêt, le gisement, le creusement
 Incessant, sur une échelle des points
 De fuite que nous n'avons pas conçue
 À cet effet. Résultat : nous visitons
 Les lieux au lieu de les occuper mais
 Comment occuper ne serait-ce qu'un instant
 De ce qui appartient toujours à quelqu'un ?

En France les gendarmes posent des questions
 Indiscrètes au dormeur des talus. Ici,
 Pour l'instant, on peut encore s'endormir
 Sans inquiéter les gardiens de notre sommeil
 Civilisateur. Mais quelle est la limite
 De cet infime pouvoir que nous possédons
 Encore sur la fréquence du temps ?
 Ils passent dans des 4X4 vert olive
 L'oeil rivé sur les pousses de camomille.
 Le berger ne soigne plus ses maux d'estomac.

En allant chez Ochoa pour acheter mon vin,
 Je rencontre les promeneurs d'enfants
 Étourdis par le soleil. Les fontaines
 Les éblouissent quand ils s'en approchent.
 Des paysans silencieux surveillent le fil

D'eau claire qui entre dans les bouteilles
De plastique. Je n'avais jamais vu autant
D'oiseaux au-dessus de nos têtes. Le chemin
Redescend derrière le cimetière où j'ai
Mes entrées génétiques, clé des songes.

Je pensais à toi en constatant l'ascendance
Du pin sur l'olivier. Leur obliquité
Les rejoint quelque part dans la complexité
Du bleu. Après la construction du barrage,
Ils ont jeté un pont par-dessus la vieille
Route aujourd'hui envahie de fenouil
Et de blancs cailloux de la taille d'un oeuf.
De l'autre côté, une hacienda s'entoure
De noirs palmiers immobiles et des murs roses
Renvoient leur ombre agitée d'animaux.

Le pont est inachevé, un pont en arc
Aux équerres touffues, et les traces
Des chevaux forment un 8 autour d'un pilier
Où les oiseaux se posent pour se chamailler.
Ayant trempé mes bras jusqu'à l'épaule
Dans l'eau d'une fontaine, je remonte
Et un instant m'é gare au seuil de l'ombre
Que les adelphe illuminent de roses
Et de blanc. La pierre exhibe ses blessures
Nocturnes, crachat d'ocre et coulures

Du fer dans des vases de granit vert.
 Glissement d'un être dans les roseaux,
 Sa cassure aux angles, son cri retenu,
 Sa discrétion de survivant, sa dimension.
 Des enfants m'observaient en guetteurs
 Fatigués des découvertes de l'enfance
 Sur les traces de l'âge, regard d'un visage
 Réduit à sa couleur. On entendait
 Le commentaire fleuve des pilotes.
 Quelle enfance voyage au bout de la vie,

O barcasse de papier ? Leurs petits chiens
 Sentent le drap de lit et le parquet
 Des bahuts. Un jour, un homme furieux
 Balança son père hors de la maison.
 Arrête ! cria le vieux. Arrête ! Moi
 Je n'ai jamais balancé mon père plus loin que cet arbre !
 Écrit Gertrude Stein pour commencer
 D'écrire. Je n'ai jamais vu cet arbre
 Mais nous n'avions pas de jardin, pas
 De terre où hériter des arbres, rien

D'aussi précis que le décor romanesque
 De cette anecdote. Ces enfants me regardaient
 Avec des yeux d'habitants des seuils,
 Ils vivaient avec des chats tranquilles
 Et le chien menaçait de ne plus retrouver
 Son chemin si on allait trop loin. Enfants
 Sommaires du Code Civil et des arrangements

Bibliques. Leurs gouaches ne valaient pas
 Tripette mais ils avaient « compris » la leçon.
 O maîtres de nos profondeurs psychologiques,

Que ne devons-nous à vos applications d'encre
 Violette et à la bille fantasque de vos plumes !
 Il fallait que vous leviez la tête au passage
 Des arbres pour vérifier que nous n'y étions pas.
 Nous étions plus haut, dans les niches des falaises,
 Avec des traces préhistoriques sous la main
 Et des histoires de marin dans l'imagination.
 Vous n'avez rien deviné de cette attente.
 Vous vous attendiez à changer le destin
 Et vous auriez faibli s'il avait changé.

Nous avons guetté ces signes de faiblesse
 Mais la vie n'a pas changé non plus
 Et nous sommes de nouveau l'enfant
 Que nous croisons dans un autre voyage,
 Celui du recroquevillement poétique,
 Le voyage de la surface aux profondeurs
 Verbales, océan des mythes revisités
 Et de la fable qui s'impose comme une passante
 À l'attention de ceux qui se sont arrêtés
 Pour attendre ce qui va se passer d'inattendu

Et d'arable. Poursuivant mon chemin,
 Je rencontre de vieux monstres d'acier

Couchés ou encore dressés comme des vivants
 Au travail de la terre blessée. Les poulies
 Et les treuils, les engrenages, les paliers
 Sont arrêtés aux angles morts des poutres
 Composant les habitants du décor, carrière
 D'argile aux fossiles brisés et des insectes
 Tournent dans cette rouille et ces éclats
 De peinture. Plus haut la concasseuse

Impose une ombre blanche à la pente
 Et la route s'achève en cassure d'os.
 Un vieil Anglais remonte à grand peine
 Des ébauches de visages endormis
 Comme des dieux fatigués d'avoir vécu
 Aux limites de l'imagination des peuples.
 Salut à l'Anglais aux mains calleuses
 Et à son odeur de gin et de citron.
 Demain ses statues recomposées
 Se multiplieront dans les miroirs des murs.

Des chenilles surgies de la terre jaune abritent
 Les petits animaux de l'attente. Un chapeau
 De tôle jette de l'ombre sur des caisses vidées.
 Cette accumulation de détails n'est pas la profondeur
 Ni la surface. S'agit-il de l'attente ? Les museaux
 Gris paraissent aux créneaux et s'agitent.
 Une photographie trouverait les plans
 Successifs et les retiendrait tous
 Au lieu des deux ou trois qui fondent

La perspective des tableaux de peinture.

C'est l'attente tout simplement,
La vigilance croissante de l'homme moderne,
Sa circularité mentale, la vitesse acquise
À force de mouvement linéaire courbe.
L'acier ne contient pas le soleil
Et ses écailles de rouille et de peinture
Rejoignent la terre concassée sans histoire,
Sans cette infime parcelle de temps
Qui trompe l'attente pour donner l'écriture.

L'AUTEUR